

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 29 (1891)  
**Heft:** 52

**Artikel:** Le serment de maître Widmer  
**Autor:** Blandy, S.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-192660>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 14.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

*Les sentiments respectueux et dévoués, à un supérieur ou à un vieillard.*

*Les sentiments très respectueux sont réservés à un degré plus élevé.*

*Les sentiments les plus respectueux et les plus dévoués, à l'égard d'un chef suprême.*

*La considération est d'un usage exclusivement administratif et commercial.*

Le mot *serviteur* ne s'emploie plus.

*Mille amitiés, Tout à vous, Compliments, Cordialement à vous, Votre tout dévoué,* sont formules qui s'emploient entre camarades ou amis très intimes.

*J'ai l'honneur de vous saluer* est sec et peu respectueux.

Toutes ces formules varient de mots et de manières; ce qui les dicte, c'est l'imagination, la sincérité; il est surtout essentiel de n'être pas en contradiction avec soi-même et d'éviter le ridicule; enfin, d'honorer les gens selon leur propre mérite et leur situation sociale.

ETIENNE PALMÉ.

#### A l'état civi.

Tot parâi, quand on lài peinsè bin, n'ia rein d'asse solidò què lo oï que cliaô que sè vont mariaò dussont deré lo dzo iô sè mettont la corda ào cou. Quand on portè on cro ào bin on so dé tserri tsi lo maritsau po lè rasseri, cein tint bin, s'on vao; mà cein est onco vito use, et faut referè; mà quand vo z'ai de oï à Pétabosson, lo clliou est rivâ, et tot est de; n'ia pas moian dé sè déderè; et qu'on sâi bin ào mau accobliâ, faut dzourè tant qu'ao bet.

Lo Dâvi à Quaquelet ein sâ oquiè. Attiutâ-vâi:

Dâvi s'étai amoratsi dè la Luise ào capitaino, qu'ein étai tota einfarataite, et cein dévessâi fini pè on bet d'accordâiron, kâ lo Dâvi avâi l'entrâie dè la maison; raccoompagnivè la Luise quand y'avâi onna danse et assebin la demeindze né quand lè valets et lè felhiès s'amusâvont ti dè beinda; lè z'anocès étiont dza alliettâiès devant la maison dè coumouna, lo trossé à la Luise étai prêt, lè z'haillons à Dâvi atselâ, lè pareints et lè z'amis einvitâ, et lo dzo dè la noce décidâ.

Ora, ne sé pas quinna brelâire l'eut cé pourro Dâvi! trovâvè-te la Luise on bocon metcheinta, et appriandâvè-tè? ào bin peinsâvèt à on autre gaupa? diabe lo mot y'ein sé; ma tantia que lo matin dào grand dzo, quand furont à l'état civi et que Pétabosson lài démandâ se concheintâ à preindrè po fenna la Luise, m'einlêvâi se lo gaillâ ne repond pas: na!

Vo laiso à peinsâ quin escandalo cein fe. La Luise pre mau, que la faille eim-potâ; Pétabosson eut lo subliet copâ; lè témoëins étiont tot ébaubis et Dâvi qu'avâi pôaire dào capitaino et dè la leinga dào mondo, tracè preindrè lo trein et fot lo camp à Dzenèva.

Ma fâi po on affront, c'étai on affront, kâ ne faut pas payi lè dzeins po mau derè, et y'ein a que cosont bin l'afférè ào capitaino et à la Luise, et qu'ein risont; mà cein ne fasâi pas lo compto dè la pourra délaichâ. Assebin la Luise que ne poivâ pas cein avalâ, et que savâi iô Dâvi restâvè, modé on dzo po Dzenèva avoué lo capitaino, atteind lo leindéman matin po allâ tsi lo galant, devant que séyé levâ, eintrè dein sa tsambra avoué on pistolet tserdzi, va sè branquâ devant son lhi, lo met ein jou et lái fâ:

— Se te budzè, t'és bas! Ora, attiutâ-mè: te m'as fé on affront que ne pu pas perdenâ et ni mon pére non plie, et lè dzeins sè fotont dè no. Te vas reveni tot lo drâi avoué mé et mon pére, qu'atteind avau, ne retornéreint à l'état civi, et quand l'état civi tè demandârâ se te mè preinds po ta fenna, te deré oï, et quand mè demandârâ à mè, deri na, et ne sareint quitto; affront po affront! Se te ne vao pas, tiro lo gatollion! Vao-tou, ôi ào na?

Dâvi, pe moo què vi dit què oï, et dein lo fond, l'étai benêse d'arreindzi lè z'afférès dinsè et dè s'ein teri à se bon martsi. Lo na dè la Luise n'étai pas on grand affront por li.

Ye firont don, coumeint la Luise avâi de et quand furont à l'état civi et qu'on démandâ à Dâvi se pregnâi la Luise po fenna, ye repond oï; mà quand on démandâ à la Luise se le volliavè Dâvi po se n'homo, la sorcière repond oï assebin, que lo pourro gaillâ ein a été coumeint escarfailli et que s'est trovâ mariâ mau-grâ li, kâ n'ia pas! deré oï à Pétabosson, c'est coumeint quand on tirè lo gatollion d'on pétâiru: on iadzo que cein est parti, n'ia min dè remido.

#### Le serment de maître Widmer.

Existe-t-il un homme au monde dépourvu de la prétention d'être chez lui le souverain maître, le juge en dernier ressort, l'autocrate en un mot? S'il est possible de citer des familles où ce droit masculin se tempère dans la pratique et même, chose affligeante! s'humilie parfois jusqu'à l'abdication, tel n'était pas le cas chez maître Jean Widmer, qui portait haut et ferme le drapé de la maîtrise conjugale et paternelle.

La malignité humaine s'exerçant fatidiquement contre tout beau trait de caractère, les voisins du grand atelier de charpente exploité par Jean Widmer dans un des faubourgs de la ville de Berne, se disaient parfois l'un à l'autre:

« Widmer oublie trop qu'il est arrivé il y a trente ans de son canton de Vaud avec une veste percée au coude, pour se gager comme simple compagnon chez maître Wirtz, à qui appartenaient alors ce chantier, le moulin de Vetz et quatre ou cinq maisons en ville. Si Widmer possède tout cela, il le doit au caprice de Bertha Wirtz, qui a refusé des partis plus élevés pour épouser ce Vaudois sans autre fortune que

son habileté comme charpentier; et il devrait régenter de moins haut une femme à laquelle il doit tout. » Ces mauvais propos n'étaient justifiés par aucune plainte conjugale de Mme Widmer, qui, de sa vie, n'avait eu sujet de regretter son choix. C'était avec une aménité parfaite qu'en usant des prérogatives modernes des gouvernés sur les gouvernantes, elle se permettait de critiquer chez son mari l'obstination de ses partis pris, dont rien ne le faisait démordre; mais tout aussitôt, une docilité d'esprit, digne d'être offerte en exemple à tout son sexe, lui inspirait de joindre à cette critique le correctif suivant:

« Au fond, les entêtements de Widmer sont toujours justes; et ce n'est jamais à faux que je lui ai entendu faire son grand serment. »

Les opinions établies sur une expérience de trente ans sont sujettes à changer, tant la mutabilité incessante est la loi de notre misérable monde. Mme Widmer ne fut pas aussi persuadée de l'inafïabilité des partis pris de son seigneur et maître quand celui-ci eut entrepris de faire céder à ses préventions la vocation artistique de Michel Wirtz, son neveu.

Fils du frère ainé de Mme Widmer et orphelin depuis six ans, ce jeune homme étudiait l'architecture à l'école des Beaux-Arts de Paris, et venait passer ses vacances chez ses parents de Berne, où il était reçu comme l'enfant de la maison. Son arrivée était fêtée par sa tante Bertha et surtout par sa jolie cousine Betsy, que le jeune homme n'était pas moins impatient de revoir, car elle était son amie d'enfance, sa confidente et même quelque chose de mieux que ces deux qualités qui ont pourtant leur mérite.

Ce fut à la grande majorité du pupille, c'est-à-dire lorsque ses vingt-cinq ans parurent au tuteur l'époque normale de la fin de ses études, de la libre disposition de sa fortune et de son retour définitif au pays pour y exercer son savoir d'architecte, que la crise commença.

Ce fut avec le front nuageux d'un pic de l'Oberland avant la tempête, que maître Widmer accueillit ces mots de son neveu :

— J'ai votre indulgence à réclamer et une confession à vous faire avant de vous expliquer en quoi mes vues d'avenir diffèrent des vôtres, mon oncle.

— Oh! je devine de quoi il retourne, interrompit celui-ci avec humeur. Vieille histoire! attrape qui pend au nez de tous les parents assez imbéciles pour lancer un garçon dans une ville pervertie comme Paris. Je ne t'y aurais pas envoyé, mon gaillard, si tu n'y avais pas été établi par la volonté de ton père un an avant sa mort, et ce n'est pas ma faute s'il t'y a laissé aller. Mais il voulait que tu devinsse architecte comme lui-même a voulu l'être, plus Monsieur enfin que grand'papa Wirtz le charpentier et l'oncle Widmer, aux mains calleuses tous les deux. Les mains calleuses savent garder et accroître le fonds héréditaire, et quoique ayant tiré sa part d'ici, ton père ne t'a pas laissé l'équivalent de ce que je possède, puisqu'il s'est à demi ruiné dans l'entreprise de ce fameux Casino dans l'Oberland. Si tu as gaspillé tout le reste, je me reprocherai toute ma vie de t'avoir laissé fainéant à Paris, quand j'aurais dû, pour ton bien, te

dresser ici pour faire de toi un bon contremaître charpentier, en attendant que tu fusses en mesure de me remplacer dans la maison de ton grand-père, puisque j'ai perdu tous mes fils et n'ai pu éléver que ta cousine Betsy. »

Un tel fonds d'affection perçait à travers cette boutade chagrine, et ce dernier regret du tuteur associait si bonnement dans l'avenir les intérêts de sa fille unique et de son neveu, que celui-ci trouva son aveu moins difficile à formuler.

Son secret était autre que celui de folles dépenses à solder. Le modeste budget alloué par son tuteur lui avait toujours suffi. S'il avait à faire excuser l'attrait invincible qui, dès la première année, lui avait fait déserter sa classe d'architecture aux Beaux-Arts pour entrer dans un des ateliers de peinture de la même école, ce changement de direction n'était-il pas justifié par le succès dont le jeune peintre pouvait montrer la preuve dans les livrets des deux derniers Salons, où ses œuvres avaient déjà figuré, et dans les articles de journaux où les éloges n'étaient pas marchandés au talent de ce nouveau-venu ?

Ce fut avec une contention d'esprit dont témoignait son sourcil froncé et la moue serrée de ses lèvres que maître Widmer écouta la confession de son neveu. Plusieurs des considérations et même des faits qu'elle contenait passèrent dix pieds au-dessus de la tête du charpentier, car ce fut avec beaucoup de flegme qu'il répondit :

« Bien sûr tu as eu tort de ne pas me consulter pour changer d'apprentissage ; mais la peinture est un bon métier ; à la fin d'une bâtie, la note du peintre égale parfois au total celle du charpentier. Je ne trouve à redire que l'argent dépensé en réclames. Si pour avoir seulement peint deux salons, tu as fait mettre ton nom dans les dix ou douze journaux que tu offres de me montrer, tu as dû payer gros... Enfin, c'est la nouvelle mode.

— Mais vous n'avez pas du tout compris, mon père ! s'écria Betsy, jusque-là spectatrice muette, ainsi que sa mère, de cette explication dont toutes deux souhaitaient ardemment l'heureuse issue.

— Qu'est-ce que je ne comprends point, et d'où vient que tu te croies plus subtile que moi ? lui demanda le charpentier d'un ton un peu agressif.

— C'est, reprit Betsy, que Michel m'a souvent expliqué ses affaires, même dans les lettres qu'il m'a écrit. Mon cousin n'est pas peintre du pot à colle et du seuil de couleur. Fi donc ! il est peintre de tableaux, artiste enfin, et ces salons... »

Elle n'eut pas le temps de terminer sa phrase. Le maître charpentier s'était dressé debout, et la main étendue par un grand geste de réprobation, l'œil fulminant, il s'écriait :

« Artiste !... c'est pire que tout ! Artiste ! le malheureux ! Est-ce qu'il n'y a jamais eu des artistes dans notre famille ? Artiste ! »

Il répétait ce mot avec l'accent d'horreur que comporterait la qualification d'assassin. L'indignation qui étranglait les phrases dans sa gorge l'empêcha de répondre aux objections que Michel, Betsy et sa femme elle-même opposaient à sa diatribe entre-coupée.

Le soir, dans le tête-à-tête conjugal, Mme Widmer plaide la cause de son neveu.

« Fadaises ! répliqua le maître charpentier, tu ne sais pas ce que c'est qu'un artiste. Je le sais, moi ; j'ai connu un de ces barbouilleurs de toiles... tiens, l'année dernière, lors de mon voyage au Wetterhorn. Il passait ses journées dans la prairie sous son parapluie à toiser le pic du Wetterhorn en clignant de l'œil, et il te plaquait sur la toile un Wetterhorn haut de vingt-cinq centimètres, et dans le bas, des vaches pas plus grosses que mon ongle. Quelle utilité d'imiter en tout petit ce que le bon Dieu a fait si grand ?

— Mais, dit Mme Widmer, les gens qui ne peuvent pas voyager en Suisse ont plaisir à acheter l'image de nos montagnes.

— Oui, reprit le charpentier ; mais si cette facilité empêche les gens de venir voir nos glaciers en nature sous prétexte qu'ils en ont le portrait, c'est un tort que font à notre pays ces fameux artistes en tableaux. C'est ce que j'ai dit à cet homme de Wetterhorn, car nous logions à la même auberge. Nous y avons souillé ensemble, et ce camarade m'a confirmé dans mes idées sur les artistes. Il m'a conté des choses !... Il voyait bien qu'il me scandalisait... mais il en riait dans sa barbe de bouc ; il m'a montré des dessins !... Ça manquait de lingerie, quoi ! puisque tu veux tout savoir. Cet homme-là et ces acteurs qui laissent des dettes dans les villes que leur troupe exploite, c'est le mot, voilà ce que j'ai connu d'artistes, tous propres à rien de bon. »

S. BLANDY.  
(La fin au prochain numéro.)

La librairie *F. Payot*, à Lausanne, est vraiment infatigable comme éditeur, et elle mérite tous nos éloges par l'excellent choix de ses publications nouvelles et les nombreux et incontestables services qu'elle rend à nos écrivains de la Suisse romande. Aujourd'hui encore, elle met en vente un intéressant volume de Mlle *Eugénie Prader* : **D'après nature**, esquisses et portraits, qui peut certainement être mis au rang des nouveautés littéraires les meilleures et les mieux écrites. La préface, qui est de M. Philippe Godet, apprécie du reste cet ouvrage d'une manière très élogieuse pour l'auteur. J'en détache un alinéa :

« S'aimer les uns les autres, vivre les uns pour les autres, avoir pitié, c'est donc la grande réalité morale à laquelle se cramponne votre inquiète pensée. Votre livre est bien moderne, vraiment actuel... Il fait réfléchir, il fait quelquefois pleurer, mais il n'accable pas le lecteur sous une tristesse sans espoir, parce que, dans ces sombres pages luit un rayon de pitié qui réchauffe le cœur. Le public sentira ce qu'il y a de généreux dans votre inspiration, de même qu'il goûtera le coloris très personnel et le relief vigoureux de vos peintures. »

*Civet de lièvre.* — Une de nos lectrices nous demande d'indiquer dans le *Conteur* la meilleure manière d'apprêter le civet. Nous le voulons bien. D'abord pour faire un bon civet, il est absolument nécessaire d'avoir un lièvre. Et quand on possède ce lièvre il n'y a plus qu'à suivre les conseils d'un

homme très compétent, M. Maillard, l'auteur de la *Cuisine pratique*<sup>1</sup>. Voici comment il procède :

« Mettre le foie, le poumon et le cœur de côté, recueillir le sang dans une tasse ; y mêler une cuillerée à café de vinaigre pour le maintenir liquide ; découper le lièvre en morceaux de moyenne grosseur ; les mettre dans une terrine, assaisonner avec trois pincées de sel, deux prises de poivre ; y mettre une bouteille de vin rouge, joindre une carotte, un oignon piqueté de deux clous de girofle, quatre gousses d'ail et un bouquet garni. Laisser mariner du soir au lendemain ou plus longtemps si on le désire,

Mettre dans une casserole ou dans une marmite 150 grammes de lard maigre coupé en dés ou du saindoux ; le faire fondre ; lorsqu'il est fondu retirer les morceaux de lard.

Mettre alors dans la casserole 100 grammes de farine ; tourner sur le feu pour en faire un roux brun comme pour la soupe à la farine ; y verser le lièvre et sa marinade tout à la fois ; y ajouter un litre d'eau, tourner sur le feu jusqu'à ébullition ; la sauce doit se trouver abondante et peu liée ; couvrir la casserole, la placer sur un feu modéré ; cuire ainsi le civet pendant 1 1/2 à 2 heures, selon que le lièvre est plus ou moins tendre, en ayant soin de regarder les viandes pendant ce temps et de juger de leur point de cuisson.

Trois quarts d'heure avant de servir, ajouter 24 petits oignons qu'on a fait blanchir, le lard, le cœur, le poumon et le foie.

Quand le lièvre est cuit, égoutter les morceaux à l'aide d'une fourchette, les mettre à mesure dans une casserole, enlever le petit lard et les oignons et les mêler aux viandes.

Délayer dans le sang une tasse de crème, la verser dans la sauce en agitant avec la cuiller et en prenant garde qu'elle ne bouille pas ; la passer au travers de la passoire fine sur les viandes qui sont dans la casserole ; laisser chauffer le civet sans bouillir ; le dresser dans un plat creux et bien chaud.

### Boutades.

On faisait grand bruit dans une petite ville de province de la soirée qu'on devait donner chez le comte B. La comtesse avait annoncé pompeusement partout que le général de Croutenbois, inspecteur divisionnaire, viendrait prendre le thé chez elle.

Le général s'était excusé de ne pouvoir y diner, mais on pouvait compter sur lui pour la soirée.

Enfin le grand jour arrive. On dîne et on passe au salon. Neuf heures sonnent ; les invités étaient au grand complet.

— A quelle heure arrive le général ?

— Il n'a pas fixé d'heure, mais il ne tardera probablement pas.

Dix heures, dix heures et demie, onze heures... On commence à être inquiet.

A onze heures et quart, un domestique annonce :

— M. le général Croutenbois !

Tout le monde se lève.

<sup>1</sup> Un fort volume contenant près de 1000 recettes mises à la portée des ménagères ; prix, fr. 3,50. — Le bureau du *Conteur* se charge de l'envoyer en remboursement.